Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 98 (1995)

Artikel: Lucien Marsaux, Werner Renfer, Jean Cuttat, poètes jurassiens
Autor: Junod, Roger-Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-550042

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lucien Marsaux, Werner Renfer, Jean Cuttat, poètes jurassiens

par Roger- Louis Junod

Pour ma femme, Lucette Junod-Pellaton, poète et fondatrice des Rencontres poétiques internationales en Suisse romande.

Marcel Hofer, qui deviendra Lucien Marsaux, et Werner Renfer sont nés à Corgémont, Hofer en 1896, Renfer deux ans plus tard. Je me rappelle Marsaux m'apostrophant un soir : « Pourquoi accorde-t-on à Renfer l'espèce de droit d'aînesse qui me revient ? Je suis son aîné, et j'ai publié mes premiers poèmes à Paris deux ans avant lui ».

Corgémont. Dans son *Homme à travers le monde*, Lucien Marsaux évoque avec un bel enthousiasme lyrique son village natal. J'isole quelques phrases : « Au haut du village, il y avait une maison qui s'appelait le Couvent. Dans cette maison grandissaient Werner Renfer et ses frères. C'était une ferme, les ailes de son toit descendaient très bas. En face, une statue de bronze noirci se dressait : la statue d'un doyen protestant ». Au haut du village ? Au beau milieu. Ce buste souillé par la fiente des oiseaux immortalise un certain Doyen Morel à qui le sculpteur a donné un air méchant et buté. Les petits paysans Marcel Hofer et Werner Renfer, que savaient-ils de ce vrai grand homme, pasteur à 17 ans, ministre de Corgémont, doyen de la classe des pasteurs, écrivain politique, fondateur en 1815 d'une Caisse centrale des pauvres et de la Caisse d'épargne du district de Courtelary ? Savaient-ils qu'Isabelle Morel, née de Gélieu, admiratrice fanatique de Napoléon, avait répondu au *De Buonaparte et des Bourbons* de Chateaubriand par une brochure intitulée *Buonaparte et les Français* ? – Il y avait eu dans ce village paysan et horloger, du début au milieu du XIXe siècle, autour d'un couple d'écrivains fort intimement mêlé aux affaires de l'Europe, un ardent foyer de pensée[1]. Oui, Corgémont, entre 1790 et 1848, éclaira de son rayonnement intellectuel les terres de l'Evêché de Bâle puis du Jura bernois, de La Neuveville à Porrentruy.

Les Renfer comme les Hofer, paysans à l'aise, offrent à leurs enfants les moyens d'étudier à l'université. Werner s'immatricule à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, Marcel à la Faculté de droit de

Neuchâtel. L'aîné deviendra avocat. Werner renonce à devenir ingénieur agronome et quitte Zurich à 23 ans pour tenter de vivre de sa plume à Paris.

Paris. Marcel Hofer plaidait avec succès, roulait dans une Salmson « grand sport » dont il a grillé le moteur à la Vue-des-Alpes, ayant négligé la première vidange. « Un vrai poète », dit-on souvent quand je raconte cette anecdote. – Commentaire stupide. Le poète n'est pas nécessairement plus évaporé que ses frères mortels, mais attentif à cet être secret de la réalité « qu'on ne voit qu'avec le cœur », pour citer un poète au demeurant bon pilote de biplans, Saint-Exupéry. – Poète, Marcel Hofer l'est très tôt, animé d'émois adolescents qui entrent en résonance avec ceux d'Henry Bataille dont il me semble entendre la voix hésitante et fragile lorsque je lis :

Comme des cris d'enfants perdus dans les champs gris
quand l'automnal brouillard mouille les noisetiers
font se serrer le cœur du voyageur qui part,
en moi qui vais quitter les prés de la jeunesse,
votre voix chante encore au milieu de l'image
désolée de ces bois où jadis nous passâmes
vous et moi qui étions alors de grands amis
qui riions de voir en plein jour une lune
flotter pâle au travers de mille branches brunes !

Ces vers, comparables aussi à ceux des *Mains jointes* du très jeune et très craintif François Mauriac, on les lit dans le recueil intitulé *Poèmes* que Marcel Hofer publie en 1921 (il a 25 ans) à Paris, chez Figuière, 3, place de l'Odéon, « A l'enseigne du figuier ». Format modeste, couverture bleu pâle, titre en italiques, 80 pages et du premier au dernier poème un frémissement de ferveur amoureuse assourdie de nostalgie. Comme c'est délicatement beau, cette évocation d'une nuit que l'amour a habitée :

Ne te semble-t-il pas que cette nuit d'été
plus longtemps qu'une nuit d'hiver s'est attardée,
pour nous que si longtemps l'amour tint éveillés…
Jamais terrestre nuit ne fut aussi tranquille
dehors où pas un chien n'aboya dans la ville.
Oh, les bêtes ont dû dans les forêts sauvages
ne pas se déchirer par cette étrange paix,
les chouettes dormir au fond des lourds branchages.

Déjà les romans de celui qui les signera Lucien Marsaux s'annoncent dans certains poèmes de Marcel Hofer, telle l'image photographique au

fond de la cuve du bain révélateur. C'est le thème du remords qui apparaît, si marsalien, apparenté à celui de la culpabilité, rançon de l'acte de chair. Oh ! imprécations morales des pasteurs et des prêtres, qui dira vos méfaits ? Il y a aussi le souvenir d'une fête d'étudiants sur l'Ile Saint-Pierre.

Souvent, concitoyen des deux garçons, je tente d'imaginer l'émotion de Renfer, alors âgé de 23 ans, à la lecture probablement fiévreuse des *Poèmes* de son aîné. Il avait écrit déjà lui aussi des vers libres que recueillera deux ans plus tard *L'aube dans les feuilles*. Renfer n'est pour le moment qu'un jeune ambitieux rêvant de gloire, une âme déchirée. Il lit les *Poèmes* de Marcel Hofer et se dit peut-être que lui aussi mérite d'être publié chez un grand éditeur parisien, parce qu'il est capable lui aussi de faire entendre la musique d'*Enfance* :

Y avait-il alors autre chose
dans l'humide et grise journée
et dans le grand monde perdu
que les primevères des haies
des deux côtés du chemin creux
et dans mon cœur l'obscur désir
de les cueillir ?

Comme Marcel Hofer, Werner Renfer a lu Francis Jammes, et Henry Bataille, et *Les mains jointes* du jeune bordelais porté aux nues par Barrès en 1910. Il prend à son tour le train de Paris, lesté d'une liasse de poèmes d'amour, de solitude et de tristesses d'adolescent. Il rêve, l'exemple de Marcel en tête et court confier son *Aube dans les feuilles* non à Figuière qui a fait faillite mais aux Editions parisiennes, 99, rue Monge. On le publie – à ses frais, sans doute, lui à qui ses parents fâchés par l'interruption des études sérieuses n'envoyaient guère d'argent – on le publie sous une couverture jaune pâle. Candide, il croit qu'un recueil publié suffira à rendre son nom célèbre, à lui valoir argent et renommée. Il a vingt-cinq ans. Il ne doute de rien car « *le monde voudra bien me payer mes murmures d'abeilles très cher, avec de l'or qui tombe sur les treilles* ».

Ces deux alexandrins sont empruntés à Francis Jammes, qu'il nomme, tandis qu'il oublie de nommer Mallarmé quand il le pastiche :

Je suis hanté ! Ha, l'Aube ! l'Aube
dans les Feuilles !

L'Aube dans les feuilles, Pierre-Olivier Walzer y voit un livre «encore trop peu personnel, trop entaché d'influences» et l'écarte des *Œuvres* publiées par ses soins et ceux de la Société jurassienne d'Emulation en

1958. Remercions Walzer de son travail tout walzérien de collecte de documents et d'analyse (quelle magistrale Préface !) mais chicanons-le à propos de *L'aube dans les feuilles*, certes d'une facture maladroite, balbutiante, mais d'une sincérité si naïve qu'on y rencontre tout désarmé le rival de Marcel Hofer comme, proportion gardée, les *Fantaisies parisiennes* de Germain Nouveau, recueillies en « Pléiade », n'annoncent qu'à des esprits subtils le futur poète des *Dixains* et des *Valentines*.

Suivons Walzer quand il nous assure que pour Renfer la poésie est aventure, non seulement verbale mais de tout l'être et qu'il raconte le séjour à deux sur l'Ile du Levant que le couple croyait déserte, puis les « aubes navrantes » du retour au pays, toutes illusions répudiées. P.-O. Walzer écrit là : « Je ne vois pas qu'il ait spécialement médité le prodigieux destin de Rimbaud, lequel a donné un sens nouveau à toute expérience poétique, mais tout se passe comme si l'auteur des *Illuminations* lui avait servi d'exemple et d'invite. Renfer portait en lui à un degré inouï la foi en la liberté humaine et le dessein de la faire jouer pour appréhender dans le filet des mots, dans un violent bouquet plein de saveurs, toute la réalité que nous offre la vie, et qui se confond avec sa beauté. »

Les moments de cette métamorphose du villageois de Corgémont en vrai poète s'intitulent *Profils* (1927), *Hannebarde*, *La Beauté du Monde* et *La Tentation de l'Aventure* (1933).

Profils : Une trentaine de poèmes tour à tour désinvoltes et, soit dit sans intention ironique, appliqués, dans une tentative d'expression lyrique des réalités triviales. La légèreté aujourd'hui encore surprend par ses hardiesses. Un bon exemple :

L'Emoi lyrique des pommes

L'émoi lyrique des pommes,
La petite fille jouant du violon,
Les pigeons gris sur le chéneau,
Le verger dégringolant la côte
Viennent offrir au poète une page bleue de ciel,
pour y dessiner sa peine, pour y dessiner le monde.

Autre exemple, ce poème qui a dû faire grincer bien des dents chez les bien-pensants (si tant est qu'on eût lu Renfer) :

Aube

Alice déposant sur le talus
Sa serviette, s'assit à côté du régent
Qui se mit à lui pincer les mollets,
Parce qu'elle avait quinze ans.

La transposition lyrique produit des merveilles, tel le poème qui commence ainsi :

Je me demande un peu où nous irons,
Les belles Maries de mon beau village,
Avec tant de fleurs et tant de chansons
Pour célébrer la vie sous les feuillages.

Quelle plénitude ! Et ainsi de suite. *Profils*, à 30 ans, une explosion d'émoi lyrique, d'inventions, de joie d'écrire. En congé les lamentations du premier recueil. Un poète a trouvé son langage, autorisé par l'exemple de ceux que mentionne Walzer : Apollinaire, Max Jacob, Cocteau. Et le Surréalisme, toujours évoqué à propos de Renfer qui ne pratiquera pourtant jamais l'écriture automatique ? Citons l'exact Walzer : « Renfer a découvert le Surréalisme avec lequel il se sentait d'avance si merveilleusement accordé, puisqu'il l'autorisait, sous le couvert de la liberté, de la poésie et de l'amour, à libérer explosivement tous les élans qui couvaient en lui. Breton est alors sa nouvelle idole. De cet enthousiasme naîtra *La beauté du monde*, le plus accompli des recueils poétiques de Renfer. »

La Beauté du Monde – L'exemple de Breton et des surréalistes autorise Renfer à oser des collisions insolites sans l'inciter pour autant à l'imitation. Ses poèmes à lui restent plutôt discursifs, avec de fortes trouvailles, tel ce vers initial :

D'une pierre on peut faire un poème,

ou ces deux-ci :

Le poids étale de ton ombre, le poids,
cette lourdeur aux épaules, cette sagesse aux lèvres.

Et cette strophe faisant écho à Cendrars autant qu'à Guillaume Apollinaire :

Des soirs aux saxophones suspendus
m'attendent. Mais je sens bien que la neige
de mon propre hiver me retient
dans la portée de la mémoire.

1933, la grande année de la si brève « carrière » de Renfer. Il publie des nouvelles, *La Tentation de l'Aventure*, chez Victor Attinger, *La Beauté du Monde* à Poitiers et son roman *Hannebarde* à Paris, au Sans Pareil. Il vivote tristement à Saint-Imier, journaliste accablé de besognes

et mal payé. Les tirages de ses livres sont modestes, leur audience confidentielle. Il n'a plus que trois ans à vivre. Pendant ce temps, son aîné Marcel Hofer voit ses romans paraître chez Plon sous le pseudonyme de Lucien Marsaux. Le premier, *Le carnaval des vendanges*, lui vaut dans son pays en 1929 une renommée discrète qui ira croissante avec la publication en 1930 des *Prodigues*, en 1932 de *L'Enfance perdue et retrouvée* et en 1933 du *Cheval blanc*. Rares sont à cette époque les écrivains suisses tolérés dans la cour des grands chez Plon, chez Grasset ou chez Gallimard. Marcel Hofer, bientôt en disgrâce rue Garancière, se publiera désormais lui-même à compte d'auteur, colportant ses livres à Corgémont de maison en maison, acculé à la pauvreté jusqu'à sa mort en 1978 au home de la Lorraine à Bevaix. Telle fut la destinée des deux enfants de Corgémont qu'avait illuminés à vingt ans le feu de la poésie.

Poète, Marcel Hofer n'a jamais cessé de l'être. Les personnages inquiets et déchirés de ses romans comme de ses contes, Lucien Marsaux les plonge souvent dans des circonstances et des lieux propices à l'épiphanie poétique. On en donnerait d'innombrables exemples. Je me bornerai à copier dans *Un homme à travers le monde* publié en 1937 chez Gassmann à Bienne quelques phrases évoquant l'enfance de Sébastien Brenner à Corgémont : « Il n'avait aucun besoin de quitter son village pour être dépaysé. S'il se promenait du côté du Moulin sur le chemin qui longe le canal, il pensait qu'il était dans un autre pays. S'il arrivait par un temps couvert, en été, sous le tilleul immense qui ombrage l'entrée du pâturage de l'Envers, quand il considérait les traces des bestiaux dans la boue, la pente raide au bas de laquelle se dressaient les dernières maisons du village, et s'allongeait la fabrique à côté du canal assombri par ses arbres, et au haut de laquelle s'élevait la montagne, il avait l'impression d'être au bout du monde. – Il y avait tant de sapins partout et une si grande sévérité que le cœur se serrait ». Fin de la démonstration. J'avoue qu'ayant lu à 14 ans à Corgémont où je grandissais *Un homme à travers le monde*, j'ai connu le désespoir. Ce romancier qui vivait à l'Hôtel de l'Etoile, non loin de la ferme paternelle, avait dit à 40 ans tout ce que j'avais rêvé moi-même d'écrire un jour si je devenais moi aussi écrivain, poète, romancier. A quoi bon écrire puisque je ne saurais montrer que ce village qu'un autre avait déjà célébré ?

A l'Ecole normale de Porrentruy où j'habitais en compagnie de Robert Simon, Jean-Paul Pellaton et Francis Bourquin, chrysalides d'écrivains, nous lisions la *Revue transjurane* publiée à Tramelan par un ancien de l'Ecole, Roland Stähli. On y trouvait des poèmes de Jean Cuttat, dont nous savions qu'il était le fils du pharmacien de Porrentruy, poèmes pour nous difficiles à comprendre car nous avions plus d'affinités avec Francis Jammes qu'avec Mallarmé et Valéry. Puis il y eut l'événement du *Sang léger*, la publication de ce recueil aux Editions des Nouveaux

Cahiers de La Chaux-de-Fonds en 1940. Je possède toujours, dans quel état ! l'exemplaire acheté neuf pour Noël 1940.

C'est par cette porte qu'il faut entrer dans l'œuvre. Aujourd'hui, tout bruissants de la poésie de Paul Valéry que nous sommes, la musique du Pauvre Jean est la transparence même dans sa grâce octosyllabique.

N'empêche qu'on s'émerveille encore d'une telle maîtrise chez un étudiant de 23 ans qui a répudié tout relent de romantisme pour réussir des bijoux comme :

Muses, mon doux mystère est d'être !
Votre silence me recueille
Et chaque Rose que j'effeuille
Revit des racines de l'Etre.

Ailleurs :

Que suis-je entre mille murmures ?
Serais-je une colline encore,
Ou cette Rose dès l'aurore
Pour les oiseaux des nuits si pures ?

Moins d'un an plus tard, les Editions de la Libraire de l'Université de Fribourg, la future LUF, nous donnent *Malin plaisir* avec trois dessins de l'ami-frère Paul-Albert.

Aucun « progrès », c'est-à-dire rien de plus que la perfection valéryenne déjà atteinte dans les 11 poèmes du *Sang léger*. Il y en a vingt ici, tous mélodieux, tous chimiquement purs, telle la première strophe du premier :

Plaisir le plus pur et le pire,
Le goût de vivre, c'est pour moi !
Ah ! je te presse dans les doigts
Beau fruit de mort et de sourire !

Rien n'empêchait Jean Cuttat de ciseler indéfiniment des bibelots de cet or-là. Il a cassé le moule à 25 ans pour faire autre chose, pour s'inventer une manière vraiment originale, celle des *Chansons du Mal au Cœur* [2], déjà annoncées dans *Malin Plaisir*. C'est qu'il travaille, le poète, tout en étudiant le droit à Berne et en servant sous les drapeaux, il travaille. Tout lui devient prétexte à poème, car ceux des *Chansons* en ont, ne flottant plus au ciel des mélodies désincarnées de l'art pur. Les *Chansons* disent les joies, les illusions et les crève-cœur de la vie depuis l'enfance jusqu'au service de la patrie.

La première des cinquante chansons douces-amères annonce :

Seul me reste un cœur malade
Qui chantonne tout l'été
Que le goût de vivre est fade
Mais que vivre c'est chanter.

Plus loin, « à voix basse », ce credo :

Il faut souffrir, mes enfants,
Et pleurer, le soir, au creux
De l'oreiller ; être vieux,
Etre seul, être savant ;
Pégase enchaîné, stylite,
Pèlerin du ciel, ermite,
Et cherchant son tabernacle,
Une flamme baladeuse...
Ainsi vont l'âme frileuse
Et l'oiseau de nos miracles.

L'explication de texte devient un bonheur ici : ce « Pégase enchaîné », ce stylite soudé à sa colonne, quelles images du malheur ! Et les trouvailles nées de la rime : ermite, et le dernier mot : miracles.

Les deux amis-frères, Jean et Paul-Albert, associés au camarade Pierre-Olivier Walzer, futur professeur et historien des lettres, et au futur grand séparatiste Roger Schaffter, s'étaient mis en tête de fonder une maison d'éditions pour y publier les *Chansons du Mal au cœur*. Sans beaucoup d'argent, en dépit de la générosité du pharmacien Cuttat, mécène patenté. Ainsi naquirent les « Portes de France » en ces années de malheur où l'édition française végétait ; ainsi parut le luxueux volume des *Chansons* imprimé sur les presses d'Alfred Frossard, « entièrement composé à la main en caractères elzéviriens corps seize, sur velin fin volumineux ». Quel luxe en ces temps de disette. Qu'on me permette de placer ici deux anecdotes. Interne à l'Ecole normale de Porrentruy, pauvre au possible, ferré par un exemplaire des *Chansons* en montre sur le comptoir d'une petite librairie de la ville, heureusement coupé, je lis, relis, m'enivre et reviens jour après jour de sorte que j'ai bientôt su par cœur une douzaine des poèmes du recueil trop cher pour moi mais dont j'emportais un morceau dans mon cœur. L'autre anecdote concerne un professeur du Lycée cantonal, critique littéraire à ses heures, à qui je faisais part dans la rue de mon enthousiasme et que j'ai entendu me répondre : « Mal au cœur, mal au cœur, ridicules, ces pleurnicheries, quand on est le fils d'un pharmacien riche, qu'on peut séduire toutes les filles et

qu'en somme l'existence vous sourit ! » Texto, comme disent aujourd'hui nos enfants.

Personne ne lit plus les livres ni les articles du professeur. *Les Chansons*, elles, restent vivantes, séduisent et enchantent partout où on les fait connaître, aux Journées de Mondorf (Luxembourg), par exemple ou sur l'Ile Saint-Pierre le 20 mai à l'occasion de la Journée de la Poésie rendant hommage à Werner Renfer, Jacques-René Fiechter et Jean Cuttat.

C'est que ce diable de Cuttat fait mouche à tout coup. Le voici évoquant les chagrins de l'enfance :

Sur des sourires angéliques,
Celui qu'on rossait autrefois
Devenu grand lève la trique
Et fait de l'ordre sous son toit.
– Bah ! c'est ainsi durant la vie :
Cris, coups, crève-cœur, comédie
Et cruauté sans plus finir
– Et déjà vont, le dos oblique,
Tous vos enfants à coups de trique
Sur les chemins de l'avenir !

On s'évade quelquefois :

Moi je fuyais sur mes pieds nus
Par les fenêtres du collège,
Et vite me prenaient au piège
Les trois leçons de l'Absolu.
– Où courez-vous, mauvais élève ?
– Là où je cours le jour se lève,
Et j'ai longtemps, longtemps vécu !
– Bonne chanson, triste collège,
Jours de silence et jours de neige :
Il n'y a pas de temps perdu !

A plaindre, le grincheux qui déplorait ces pleurnicheries d'enfant gâté ! Heureux le gamin (moi) qui les enfermait dans son cœur pour ne jamais en oublier la musique !

C'était en 1942. La guerre, la mobilisation, pour beaucoup les tristesses de la vie de soldat :

Attendre… attendre sous la pluie…
(Va-t-il pleuvoir toute la vie ?)
Un soldat rêve à son linceul

D'herbe et de boue entre ses larmes,
Et quelqu'un songe qu'il est seul,
Toujours plus seul et tout en armes.
– Quand mourrons-nous, mon capitaine ?
Il pleut, il pleut, j'ai de la peine.
Il pleut aussi dans mon poème
Où sont blottis tous ceux que j'aime.

Jean Cuttat a eu 26 ans « le jour de la Saint-Nicolas de l'an de guerre mil neuf cent quarante-deux » et déjà, dans l'un des poèmes les plus émouvants que j'aie jamais lus, il dit son adieu :

Prince,
(qui d'autre au monde est prince que soi-même ?)
Enfin voici fini mon cahier de chansons ;
Prince égaré dans le maquis de mes poèmes
Je vous laisse tout seul avec les oisillons.
Et c'est l'hiver. Il a neigé toute la nuit.
Mais moi je reste Prince avec le temps qui fuit !
Mes frères, mes amis, mes beaux compagnons d'armes,
Et vous, mon bel amour, qui retenez vos larmes,
Laissez-moi, je suis loin ! Refermez cette porte !
Vous n'avez plus de feu et ma chandelle est morte.

Les éditions des Portes de France, toute la guerre durant, ont publié des poètes : Chappaz, Corinna Bille, Philippe Jaccottet, entre autres, et Gustave Roud, et, d'Henri Guillemin, attaché culturel de l'ambassade de France, le premier ouvrage consacré au général De Gaulle. Pierre-Olivier Walzer, après sa période bruntrutaine, devenait professeur à l'Université de Berne, Roger Schaffter commençait sa carrière politique, Paul-Albert Cuttat peignait et Jean ouvrait à Paris la librairie des Portes de France, publiait ses *Couplets de l'Oiseleur* dans la NRF de Paulhan avant de s'exiler en Bretagne où il devint navigateur. Quadragénaire, il naviguait beaucoup, écrivait peu, mais donnait quand même à Bertil Galland la matière d'une dizaine de volumes tels *Lamento de l'oiseleur*, *Poèmes du Chantier*, *A quatre épingles* ou *Le poète flamboyant*, un trésor où brillent les ors des comptines dont voici l'une des plus malicieuses :

Si les sous étaient carrés,
Rouleraient moins vite.
Pauvreté ne quitte
Que les trépassés.
Si les sous étaient carrés,

Rouleraient moins vite,
Marguerite, Marguerite,
Hors de ton panier,
De tous tes paniers percés.

Deux grands poèmes encore, tardivement. D'abord en 1974, *Noël d'Ajoie* publié par Paul-Albert aux éditions du Pré-Carré [2].

Apprenant que sa mère, malade, va mourir, le poète revient au pays natal, et c'est Noël :

Ma pauvre mère va passer
Cela se lisait dans les signes,
se devinait entre les lignes
qui m'ont à Noël appelé.

Je suis parti, j'ai pris le train.
Je suis arrivé au plus vite.
J'ai trouvé la mort en visite
qui déjà te prenait la main.

Et puis commence la complainte de Noël :

Maman, Jésus naît en Ajoie.
Il faut souffrir pour être belle.
Avec les cloches de Noël
voici le Prince de Montjoie.

Joseph est un gars de chez nous,
de Bonfol ou d'Oisonfontaine.
Quant à Marie, de grâce pleine,
l'Ange la prit à Courtedoux.

Il vint des bois de Varandin
alors qu'elle servait à boire ;
lui dit qu'il la voulait revoir
et qu'il l'attendait au jardin.

Elle sortit par l'écurie.
Il se fit comme une vapeur
et la servante du Seigneur
connut la joie du Saint-Esprit.

Et moi, le Jean, je vous le dis,
ce fut le premier angélus,
un jour comme un autre, sans plus,
Il venait de sonner midi.

Plus bas, sur le modèle du *Conscrit des cent villages*, le poète d'Ajoie célèbre ceux de sa terre :

On ferait un poème doux
rien qu'à chanter le doux ramage
que font les noms de nos villages
en cette nuit de rendez-vous :

Alle aux halliers, Damvant des vents,
Bressaucourt broché de narcisses,
Charmoille aux fleurs de ses prémices,
Baroche où rêve le printemps.

Le poète d'Ajoie chante le combat des siens, des temps d'autrefois aux jours d'hui pour donner au pays sa liberté. Quelle abondance, quelle verve inspirée ! On lit, on n'en peut plus de retenir ses larmes, on en veut encore, et comme tout finit par finir, on arrive à la strophe dernière :

Maman, il neige sur l'Ajoie.
Souris à ton dernier Noël.
Maman, regarde vers le ciel :
voici le Prince de Montjoie !

Il restait à Jean peu d'années à vivre. « Ma journée est faite » aurait-il eu le droit de dire comme Rimbaud. Il luttait contre les ravages d'un cancer, là-bas, dans sa maison bretonne, près du port où l'attendait son voilier et il a trouvé la force, à soixante-dix ans passés, de donner forme (et, mille sabords, quelle forme !) à une cinquantaine de nouvelles et dernières chansons que Paul-Albert publiera en 1993 au Pré-Carré [3] : *Le baladin du troisième âge*.

De presque tout, il a pris congé, sauf du besoin de poésie :

Je fus un jeune homme chagrin,
un bonhomme dans le pétrin.
Je voudrais bien vieillir malin.

Un poète en moi fait l'zouave
bien qu'on m'interdise la cave
et la cigarette suave.

J'en ai marre à la fin des fins !
– Poésie, rends-moi donc malin !
Par la barbiche tu me tiens.

Chemin faisant, c'est l'amour qui l'inspire et lui verse la grâce :

Où vont les reines sans chapeau ;
où, les bergères sans troupeau ;
où, les Rois mages sans chameau ?

Où vont les anges sans leur bête ;
où, les images sans poète ;
où, le pauvre Jean sans Pierrette ?

– Nulle part, à la fin de tout,
au bout, au clou, au fond du trou.
Nulle part, est un lieu sans vous.

Non, je ne dois pas copier ici *tous* les poèmes du *Baladin*. Pour prouver quoi ? Que Cuttat est poète ? J'espère l'avoir déjà laissé deviner depuis mes citations du *Sang léger*. Il y a quand même un poème du *Baladin* que je m'en voudrais d'oublier. Pas seulement le plus beau du recueil, mais l'un des plus parfaits de Jean et, je crois, de toute la poésie française depuis Villon :

Bien longtemps que mon père est mort.
Mais je lui parle tout le temps,
ma main sur sa main comme alors.

Je bois un verre au « Pavois d'Or »
D'où l'on voit le soleil couchant
et ma chaloupe dans le port.

Mon père y est, tranquille et fort,
le bras sur la barre. Il attend
pour me passer sur l'Autre Bord.

Roger-Louis Junod (Neuchâtel), fut professeur au Gymnase Numa-Droz de Neuchâtel. Ecrivain et critique littéraire, il est l'auteur de romans, de contes, d'essais et d'un recueil de poèmes automatiques : Caléidoscope.

NOTES

[1] *Voir Charles Junod:* Le pasteur Charles-Ferdinand Morel, *in* Actes *SJE, 1966.*
[2] *Publié dans Poche Suisse N° 127.*
[3] *Ibidem.*